

CANADA-REVUE

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

Vol. VI

MONTRÉAL, 24 FEVRIER 1894.

No. 8

LA QUESTION UNIVERSITAIRE

La semaine qui vient de s'écouler a été signalée par un événement notable pour ceux qui s'intéressent à la question universitaire.

La presse quotidienne est sortie de son indifférence, et a consenti à donner aux griefs dont se plaignent les professeurs et les élèves de nos Facultés l'appui de sa large publicité.

Grâce à cette attitude inespérée, le gros public a pu être mis au courant des difficultés dont nous avons signalé l'existence et des injustices dont nous demandions la réparation.

C'est aujourd'hui un fait connu de tous, que le clergé catholique de Montréal, après avoir bataillé pour obtenir une université canadienne-française et catholique, après avoir dépensé des sommes considérables pour créer l'unité universitaire sous son contrôle, est en train de laisser périr son œuvre d'inanition.

Et, pourtant, tout ne promettait-il pas une œuvre grande et prospère?

Malgré les plus décourageants obstacles, en dépit des embarras les plus graves, des tracasseries les plus jésuitiques, l'essor donné était si impétueux que l'Université grandissait toujours, et le clergé se parait de ses succès comme le geai de la fable.

Un cadre de professeurs habiles, courageux, désintéressés jusqu'au sacrifice, avait épousé la noble cause de l'université canadienne et catholique pour lui consacrer le meilleur de son énergie et de son dévouement.

Une assistance intelligente et avide de savoir, sans cesse renouvelée et toujours grossissante,

se pressait à leurs cours sans s'inquiéter de l'insuffisance des locaux et de la pénurie des moyens mis à leur disposition.

Tout ce monde avait le feu sacré, et pourtant cette leur jusqu'alors si brillante menace de s'éteindre.

Et pourquoi?

Parce qu'ils ont été trompés.

Qu'ils ont été joués, bafoués par le clergé, dans lequel ils avaient mis toute leur confiance, et auquel ils avaient tout donné: honneur, pouvoir, présence, autorité, — tout, en un mot. Après des années d'hésitation et de sourds murmures, la voix qui grondait en dessous s'est fait entendre au loin et les écorchés se sont plaints.

Aujourd'hui les détails de cette hideuse exploitation sont publics.

Les coffres ecclésiastiques ont absorbé tous les revenus qui devaient faire vivre l'Université et l'ont laissée mourir de faim.

Car elle périt de famine.

Le fameux syndicat, dont la caisse rappelle assez le tonneau sans fond des Danaïdes, a englouti \$40,000 des Biens des Jésuites.

Il a dévoré les \$6,000 par année que rapportent les messes des âmes du purgatoire, et qui, additionnées, représentent un autre capital de \$40,000.

Quatre-vingt mille dollars ont été absorbés sans qu'on en retrouve trace, sans qu'on puisse trouver le plus étroit papier pour en indiquer le voyage de la poche de Baptiste dans l'escarcelle épiscopale.

Et pendant ce temps, nos pauvres profes-